

nous y arriverons, sois-en sûr, et notre voyage se fera désormais directement.

—Pourquoi cela, madame ?

Elle le regarda avec les yeux fixes et distraits d'une personne qui a parlé involontairement et qui ne se rappelle plus de ce qu'elle vient de dire. Elle ne répondit pas. Comme ils arrivaient en ce moment au chariot de Valentin, elle souleva la portière et monta dans le wagon.

A la lueur du falot que tenait Bertrand, elle examina quelque temps le malade. Puis, elle envoya son domestique chercher divers objets que Toinette savait où trouver. Elle pansa la blessure de Valentin et lui fit ensuite avaler de la quinine.

Au bout de deux heures, la fièvre avait beaucoup diminué. Mme Bartelle se retira alors en laissant Joseph à côté du malade.

—Surtout, mon ami, dit-elle à ce dernier en le quittant que M. Mazeran ne reste jamais seul. Arrangez-vous pour cela avec Bertrand, et veillez bien sur votre maître.

—Est-ce qu'il courrait quelque danger ? s'écria Joseph, qui adorait Valentin et se serait fait volontiers tuer pour lui.

—Non, répondit la jeune femme d'une voix faible ; mais, dans un voyage comme celui-ci, on est exposé à tant de périls qu'un malade ne doit jamais rester seul, entendez-vous ?... jamais seul.

Valentin fut installé le mieux possible dans le chariot afin qu'il ne souffrit pas trop des affreuses secousses que les fondrières imprimaient à chaque instant au véhicule. Puis la petite caravane reprit sa marche vers Kuruman.

XXVIII.

Bon et généreux, Valentin avait fait la conquête de la plupart des Hottentots, non-seulement de ceux qui étaient à son service, mais encore des domestiques de M. Morany et de Mme. Bartelle. Ces pauvres diables, à qui il distribuait de temps en temps du tabac ou quelque verre d'eau de-vie, avaient d'ailleurs un motif tout particulier pour porter de l'intérêt à M. Mazeran.

Ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit, Valentin jouait passablement du violon. D'après les conseils de sir Richard Overnon et quelques autres personnes du Cap, il avait emporté son instrument avec lui. De temps en temps, lorsqu'on arrivait aux haltes de bonne heure, il prenait son violon après souper et faisait danser les Hottentots.

Ceux-là seuls qui connaissent la passion des Africains pour la danse, peuvent comprendre à quel point le talent et la complaisance de Valentin le rendaient cher aux Hottentots.

Aussi conduisaient-ils son chariot avec une sollicitude et une précaution tout à fait contraires à leurs habitudes de paresse et d'insouciance.

On n'était plus qu'à sept ou huit journées de Kuruman, lorsque Valentin, qui allait beaucoup mieux, fut atteint subitement d'une attaque de paralysie. Ses bras et ses jambes lui refusaient tout service. Il pouvait à peine parler.

Juliette accourut auprès de lui. Il fixa sur la jeune femme, qui pleurait, des yeux remplis de tendresse et de reconnaissance, mais sa bouche ne put murmurer que des mots inintelligibles.

—C'est la conséquence de tous les accès de fièvre qu'il a subis ces jours derniers, dit M. Morany.

—Croyez-vous ? répondit Mme Bartelle en attachant un regard profond sur le créole.

—Parbleu ? Est-ce que vous supposeriez ?.....

—Je vous crois maintenant capable de tous les crimes, murmura-t-elle d'une voix sourde.

—Quel intérêt y aurais-je ? reprit-il en haussant les épaules.

—Vous le savez bien, répondit-elle.

—Vous vous trompez, Juliette. Autrefois, j'ai pu lui en vouloir de l'affection que vous lui portiez. Maintenant, je vous estime trop et j'ai trop de confiance en votre loyauté pour qu'il m'inspire aucune jalousie.

Juliette leva au ciel ses yeux humides et ses mains convulsivement serrées, et ne répondit au créole que par un sourire de haine et de mépris.

Pendant ce temps, Joseph Furetal examinait avec une attention extraordinaire quelques gouttes de tisane qui restaient au fond de la tasse dans laquelle avait bu son maître.

Il crut remarquer qu'elles n'avaient ni la même odeur ni la même couleur que les autres breuvages qu'il avait approchés des lèvres de son maître.

Il prit le vase qui contenait l'infusion, dont il versa quelques gouttes dans une autre tasse. Cette fois, il resta persuadé que cette tisane n'était plus la même.

La chose était si grave, que le pauvre domestique n'osait même pas en parler, de crainte de s'être trompé. Il prit le parti d'aller trouver Bertrand et de lui communiquer ses soupçons.

Il fut quelque temps avant de pouvoir mettre la main sur le domestique de Mme Bartelle. Il l'aperçut enfin à côté d'un groupe de trois ou quatre Hottentots, réunis autour d'un des leurs qui gisait à terre complètement paralysé comme M. Mazeran.

—C'est exactement la même maladie que mon maître, s'écria Joseph, qui raconta à Bertrand les soupçons qui lui étaient venus.

Un *driver* (conducteur Hottentot) qui les écoutait sans en avoir l'air, et qui jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour voir si personne ne l'observait. Puis, touchant légèrement du doigt l'épaule de Joseph, il lui fit signe de le suivre. En même temps il mit un doigt sur sa bouche, pour lui faire comprendre qu'il ne fallait rien dire.

Cinq minutes après, Furetal était caché dans un fourré à côté du Hottentot. Ce dernier lui raconta ce qui suit dans un jargon qui fatiguerait trop nos lecteurs pour que nous le reproduisions ici.

La veille au soir, Ben-Mossul avait veillé beaucoup plus tard que les autres. Le vieux Hottentot, qui n'était connu que sous le sobriquet de *l'amiral*, avait vu le guide occupé à faire chauffer de l'eau qu'il avait ensuite versée sur de belles fleurs jaunes dont l'agréable parfum venait jusqu'à *l'amiral*.

Un autre Hottentot nommé Adonis (sans doute à cause de son excessive laideur avait aussi découvert la cuisine clandestine de Ben-Mossul).

Comme la plupart des sauvages, Adonis aimait tout ce qui se boit et se mange. Dès qu'il vit Ben-Mossul endormi à côté du vase qui contenait l'infusion, que le métis avait recouvert de son *kaross* ou manteau de peau, pour le cacher, Adonis se glissa auprès du dormeur et parvint à plonger furtivement dans le bienheureux liquide un fragment de callebasse qu'il en retira à moitié plein, et dont il avala aussitôt le contenu. Peu de temps après, il tombait dans l'état de paralysie où il était en ce moment.

L'amiral termina son récit en suppliant Joseph de ne pas le trahir.

—Le guide, lui dit-il, est un sorcier très puissant qui me ferait mourir s'il venait à apprendre que j'ai révélé un de ses secrets.

La croyance aux sorciers est si bien enracinée chez les Africains, qu'il n'eût servi à rien de la combattre. Aussi Joseph ne l'essaya-t-il pas.

Le voyage avait singulièrement amélioré ce